

**Labyrinthe**

**Labyrinthe**

17 | 2004 (1)

Jacques Rancière, l'indiscipliné

---

Ghurba/gurbet : variations autour de l'exil,  
Institut d'études de l'islam et des sociétés du  
monde musulman (IISMM) et le Centre d'histoire  
du domaine turc (EHESS), 17 novembre 2003

Benoît Fliche

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/190>

ISSN : 1950-6031

**Éditeur**

Hermann

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 avril 2004

Pagination : 127-129

**Référence électronique**

Benoît Fliche, « Ghurba/gurbet : variations autour de l'exil, Institut d'études de l'islam et des sociétés du monde musulman (IISMM) et le Centre d'histoire du domaine turc (EHESS), 17 novembre 2003 », *Labyrinthe* [En ligne], 17 | 2004 (1), mis en ligne le 17 juin 2008, consulté le 09 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/190>

---

Propriété intellectuelle

**Ghurba/gurbet : variations autour de l'exil,  
Institut d'études de l'islam et des sociétés du  
monde musulman (IISMM) et le Centre  
d'histoire du domaine turc (EHESS),  
17 novembre 2003**

Benoît FLICHE  
bfliche@hotmail.com

D'étymologie arabe, *ghurba* (racine arabe, *GH-R-B*), ou *gurbet* en turc, désigne à l'origine ce qui est loin, rare et surtout ce qui est étranger, qui ne ressemble à rien (définition donnée par Pierre Lory). Associé à l'Occident entendu comme espace tant géographique que symbolique, le terme désigne une expérience « d'altérité », vécue sur un mode positif ou négatif. À la différence du *muhacir* (racine arabe, *H-J-R*) qui, originellement, quitte la terre de mécréants pour la terre sainte (de La Mecque à Médine), le *gurbetci* (en turc, « l'exilé ») part de la terre sainte pour rejoindre une terre d'impies, devenant alors un exilé apostat. Cela explique en partie que, au moment des premiers accords concernant la main-d'œuvre entre la Turquie et l'Allemagne, par exemple, les bureaux de recrutement turcs aient eu du mal à trouver des candidats au départ : ce voyage était vécu comme une apostasie.

Cependant, une valeur sacrée peut être associée au mot *ghurba*, comme nous le montre ce *hadith* (parole rapportée du Prophète) rappelé par Pierre Lory : « L'islam est né à l'étranger. Il finira comme il a commencé : en exil. Bienheureux ceux qui s'expatrient. » La dernière phrase est une injonction qui peut être rapprochée de la mystique musulmane où la naissance est considérée comme un acte d'arrachement au divin (Leyli Anvar). La véritable patrie est donc céleste, mais l'exil terrestre n'en reste pas moins obligatoire : il est voulu par le Créateur, qui fait ainsi prendre conscience à sa créature de la plénitude dans laquelle elle était avant son exil sur terre. Dans la littérature soufie, ce thème de l'exil se noue à celui du voyage initiatique, toujours dirigé d'Orient en Occident, cheminement vers un ailleurs où l'on se retrouve soi : « Il faut voyager de ta propre nature vers la nature du créateur. » Comme l'a souligné Leyli Anvar, le voyage initiatique est donc un exil à soi-même intégré dans une trajectoire de réalisation de soi.

S'il désigne une expérience qui peut être mystique, le mot *ghurba* sert surtout, plus communément, à qualifier une expérience de mobilité « forcée », notamment dans le vocabulaire anatolien (Stéphane de Tapia), où il a le sens

d'exil forcé ou de travail. Il prend alors pour antonyme *sila*, le retour vers la patrie. On retrouve ici les deux emplois principaux du mot exil : politique (François Georgeon, Hans-Lukas Kieser) et économique (Méropi Anastasiadou). La question de l'exil forcé ou de travail fait dire à François Georgeon, qui retrace les pratiques d'exil politique à la fin de l'Empire ottoman, que si l'exil est l'expérience de l'éloignement, c'est aussi et surtout une expérience de la souffrance. Il est d'ailleurs dommage que cette question, fondamentale dans l'expérience de l'exil, n'ait pas été abordée dans une perspective psychologique permettant de compléter les approches diverses des intervenants de la journée.

La souffrance donne lieu à une expression littéraire variée et riche, tant en Turquie (Timour Muhiddine) qu'en Arménie (Claire Mouradian) ou dans le Maghreb (Saloun Ben Abda). Ces littératures ont plus qu'un air de famille : elles reposent bien souvent sur les mêmes images éculées. Toutefois, l'enjeu ne porte pas tant sur la qualité de l'écriture que sur les implications sociales de la souffrance : les écrivains turcs exilés, les écrivains francophones du Maghreb et les écrivains de Palestine (Ariane Samara) entretiennent des rapports divers au groupe. Alors que les exilés turcs sont tournés vers leur pays, leurs compatriotes ne les (re) connaissent pas, ni ne les investissent d'une mission de représentation du groupe à l'étranger. Les populations maghrébines sont, en revanche, fortement attachées à leurs écrivains, perçus comme des médiateurs culturels destinés à écrire au nom des communautés étrangères qu'ils représentent. Ces dernières demandent qu'ils soient des porte-parole communautaires, une tâche qui passe par l'effacement de leurs expériences individuelles au profit de celles des groupes qu'ils sont chargés de représenter (Saloun Ben Abda). Avancer des explications d'une telle différence est difficile et nécessiterait une recherche plus approfondie : il s'agirait d'essayer de comprendre pourquoi dans certains cas des groupes immigrés formulent des demandes de représentations, alors que dans d'autres, comme celui de la Turquie, ces revendications sont moins fortes.

Se pose donc, avec la question de la souffrance, celle du rapport au groupe : en effet, les souffrances individuelles ne sont pas forcément légitimes collectivement (Hamit Bozarslan), ce qui ne fait que renforcer cette souffrance. Parmi les souffrances illégitimes, on peut inclure la culpabilité qu'éprouvent certains exilés, qu'ils soient politiques ou économiques, lorsqu'ils laissent derrière eux des proches dans des situations pires que la leur. Ce sentiment de culpabilité est producteur de pratiques sociales, comme chez les étudiants palestiniens berlinois « intégrés » à la société allemande tant par leur maîtrise linguistique que par celle de l'espace berlinois (Pénélope Larzillière) : ces jeunes sont investis dans la réalisation d'un projet remis en cause par leur culpabilité. S'exerce en effet sur eux une attente des familles pour qu'ils prou-

## Compte rendu de colloque

vent qu'ils n'ont rien perdu de leur identité, mais aussi, plus prosaïquement, pour qu'ils envoient de l'argent, ce qui les conduit à prendre des « petits boulots ». L'insertion dans des activités communautaires leur permet alors de se revaloriser au sein de la société allemande. Leurs pratiques identitaires s'intensifient également : certains vont jusqu'à adopter des rituels chiites leur offrant la possibilité d'exprimer leur douleur en public. La commémoration de la mort d'Ali, le cousin et gendre de Mahomet, en est un exemple révélateur.

On aperçoit ici quelle est la dualité dans laquelle s'inscrit l'exilé entre pays d'origine et pays d'accueil. Un thème se retrouve dans plusieurs interventions, celui de la régénération du pays d'origine (Larzillière, Mouradian et Toumarkine). Alexandre Toumarkine montre très bien, à travers l'exemple des Caucasiens installés en Anatolie à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et désignés sous le terme *muhacir* en Turquie, que, malgré le sentiment de déracinement profond, le retour au pays d'origine est vécu comme un désenchantement : le pays d'origine n'existe plus, d'où la naissance d'un discours sur la régénération du Caucase.

À partir d'approches historiques, sociologiques, géographiques et littéraires, cette journée fut très riche pour qui s'intéresse aux phénomènes migratoires et à la mobilité. Par la diversité des interventions, elle portait particulièrement bien son titre.